Document generated on 07/03/2025 9:44 p.m.

Documentation et bibliothèques

Cinq variations sur un même thème : les non-usagers des bibliothèques publiques
Five Variations on a Theme: The Non-Users of the Public Library
Cinco variaciones sobre un mismo tema: los no-usuarios de las bibliotecas públicas

Jean-Paul Baillargeon

Volume 55, Number 2, April–June 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1029090ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1029090ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)
2291-8949 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Baillargeon, J.-P. (2009). Cinq variations sur un même thème : les non-usagers des bibliothèques publiques. *Documentation et bibliothèques*, *55*(2), 67–76. https://doi.org/10.7202/1029090ar

Article abstract

A research project, commissioned by Quebec's Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition feminine, is currently underway. A number of results are now available and are presented in this article. Five approaches, mainly quantitative, are used to describe the non-users and the infrequent users of Quebec's public libraries. These results echo those in previously published documents. This article establishes links to these documents.

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DOCUMENTATION BIBLIOTHÈQUES

Cinq variations sur un même thème : les non-usagers des bibliothèques publiques

JEAN-PAUL BAILLARGEON
Chaire Fernand-Dumont sur la culture
INRS Urbanisation Culture Société
jean-paul.baillargeon@ucs.inrs.ca

RÉSUMÉ | ABSTRACTS | RESUMEN

Une recherche en cours, commandée par le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec, porte sur les non-usagers des bibliothèques publiques. Un certain nombre de résultats, déjà disponibles, forment la trame de cet article. On y décrit cinq approches, à caractère principalement quantitatif, décrivant ou caractérisant les non-usagers et les faibles usagers des bibliothèques publiques québécoises. Ces résultats sont repris de documents déjà publiés. Le présent article établit des liens entre eux.

Five Variations on a Theme: The Non-Users of the Public Library

A research project, commissioned by Québec's Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition feminine, is currently underway. A number of results are now available and are presented in this article. Five approaches, mainly quantitative, are used to describe the non-users and the infrequent users of Québec's public libraries. These results echo those in previously published documents. This article establishes links to these documents.

Cinco variaciones sobre un mismo tema: los no-usuarios de las bibliotecas públicas

Una investigación en curso, encargada por el Ministerio de Cultura, Comunicaciones y Condición Femenina de Québec, se dedica a los no-usuarios de las bibliotecas públicas. Una serie de resultados, que ya se encuentran disponibles, conforman la trama de este artículo en el que se describen cinco enfoques, de carácter principalmente cuantitativo, que detallan o caracterizan a los no-usuarios y a los usuarios que frecuentan muy poco las bibliotecas públicas de Québec. Estos resultados han sido recuperados de documentos ya publicados. El presente artículo establece relaciones entre ellos.

Il est bien connu que pas plus d'environ 30 à 32 % des populations desservies par une bibliothèque publique au Québec en sont usagers. Signalons qu'on trouve des pourcentages assez différents d'une région à l'autre. Ainsi, dans Lanaudière, une personne sur deux est inscrite dans les bibliothèques publiques de la région ; le pourcentage d'inscrits est d'environ 48 % dans l'Île de Montréal, mais de moins de 16 % au Saguenay–Lac-Saint-Jean (Baillargeon, 2008a). On constate un plafonnement des pourcentages d'usagers depuis quelques années un peu partout au Québec. D'où la préoccupation de plusieurs institutions et de maints responsables de bibliothèques publiques envers ceux que l'on nomme les non-usagers de ces établissements. Mais qui sont-ils ? Quels sont les facteurs socioculturels principaux qui les amènent, soit à ne pas fréquenter une telle institution dans les circonstances actuelles, soit à ignorer son existence dans leur environnement ? Notons que dans ce qui suit, il ne sera pas question de facteurs institutionnels, tels que les heures d'ouverture ou la tarification, déjà bien connus des responsables des bibliothèques publiques, mais uniquement des facteurs qui caractérisent les publics eux-mêmes.

Ma contribution à une recherche sur les non-usagers des bibliothèques publiques[1] m'a amené à considérer qu'il n'y a pas de réponse simple à ces questions, surtout pour ce qui est des facteurs de non fréquentation ou d'ignorance de l'existence de la bibliothèque dans son voisinage. Si nos recherches ont permis de cerner assez bien qui sont les non-usagers de ces bibliothèques, leur profil général, il n'en va pas encore de même pour ce qui est des facteurs de non fréquentation. S'il n'y a pas de réponse simple à ces questions, cela tient en grande partie à ce que les non-usagers ne forment pas un bloc monolithique. D'où le titre de cet article : *Cinq variations sur un même thème*. Non pas qu'il n'y ait que cinq sortes de non-usagers. Ces variations font plutôt référence à cinq grilles d'analyse, répertoriées et utilisées au cours de cette recherche, soit comme données quantitatives strictement empiriques, soit comme schémas pour caractériser et classer les usagers et non-usagers des bibliothèques publiques québécoises. Chaque grille révèle une facette de la personnalité de cinq types de non-usagers.

1. Recherche financée par le Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec, et menée par Michel de la Durantaye de l'UQTR, avec la participation, principalement, de Mourad Benzidane.

Toutes les enquêtes sur les pratiques culturelles montrent une constante dans le temps : la propension à lire des livres est d'autant plus grande que les gens sont fortement scolarisés.

Avant d'aller plus loin et de mieux cerner un ensemble de facteurs explicatifs, on peut estimer pertinent de présenter ces cinq variations, chacune suivie de quelques commentaires. On peut avoir la certitude que les responsables des bibliothèques publiques sauront en tirer profit pour dégager des pistes qui pourraient accroître l'utilisation de leurs établissements. En effet, on a pu constater, à plus d'une reprise, la capacité d'invention et de mobilisation de ces personnes, à partir d'informations pertinentes qu'on leur présente.

Première variation : la scolarité

Toutes les enquêtes sur les pratiques culturelles, menées ici ou ailleurs, montrent une constante dans le temps : la propension à lire des livres est d'autant plus grande que les gens sont fortement scolarisés. Or, la plus grande partie des collections des bibliothèques publiques se compose de documents textuels sous forme d'imprimés. En contrepartie, les prêts de ces établissements se composent très majoritairement de livres, même si le matériel audiovisuel bénéficie d'un taux de circulation plus élevé que celui des livres imprimés (Baillargeon, 2008b).

Face à cette constatation générale, qu'en est-il de la proportion des fortement scolarisés dans notre population de 15 ans ou plus ? En 2001, elle était de moins de 14 % (Tableau 1). Mais ce pourcentage varie grandement selon l'âge, c'est-à-dire selon l'expérience historique liée à chaque génération ou cohorte.

Ainsi, chez les 25 ans et plus, on constate des disparités importantes reliées à l'âge. Chez les 25-29 ans, plus d'une personne sur cinq (20,4 %) a complété des études universitaires. Chez les 30-34 ans, ce pourcentage atteint 21,5 %. Les pourcentages diminuent dans les groupes plus âgés, passant de 18 % (chez les 35-39 ans) à 12 % (chez les 55-64 ans), et à 6 % chez les 65 ans et plus. Ainsi, la classe des jeunes adultes (25-34 ans) est celle où l'on trouve la plus grande proportion de gens ayant une forte propension à lire des livres. En 2009, ces personnes ont maintenant entre 33 et 42 ans. Mais ces cohortes, en 2001, ne comprenaient que 15,6 % de l'ensemble des personnes de 15 ans et plus. Si la part des fortement scolarisés y est relativement considérable, ces deux cohortes sont en même proportion (15,6 %) dans l'ensemble des 15 ans et plus que les 55-64 ans (15,2 %), et en moindre proportion que les 65 ans et plus (17,9 %).

Par ailleurs, ces jeunes adultes sont fort occupés par leur carrière et leur vie familiale. Ils ont donc des plages de temps libre plus restreintes que celles de leurs aînés, ce qui peut affecter non seulement le temps consacré à des pratiques culturelles, mais aussi l'éventail de celles-ci. Ils privilégieraient les activités à horaires souples, comme la fréquentation d'une bibliothèque publique, la lecture personnelle de loisir ou la visite d'un musée.

Examinons un autre aspect de cette dimension sociodémographique, soit l'expérience d'avoir été initié ou pas à la lecture publique dans l'enfance et l'adoles-

Tableau 1
Population de 15 ans et plus ne fréquentant pas l'école, faiblement et fortement scolarisée, par âge, en pourcentage, Québec, 2001

			Niveau de scolarité atteint	
Année de naissance	Âge	Âge, %/ensemble	Inférieur à études secondaires	Grade universitaire
Ensemble		100,0	33,0	13,7
1988-1982	15-19	1,4	61,0	0,2
1981-1977	20-24	5,0	26,4	5,2
1976-1972	25-29	7,0	18,7	20,4
1971-1967	30-34	8,6	17,7	21,5
1966-1962	35-39	11,2	20,0	18,0
1961-1957	40-44	12,1	24,0	15,4
1956-1947	45-54	21,6	26,0	15,5
1946-1937	55-64	15,2	41,0	12,0
1936-	65 +	17,9	63,0	6,0

1. *Baby-boomers.*
2. Démocratisation de l'enseignement, avec la Révolution tranquille.
Source : Statistique Canada, *Recensement de la population, 2001*, calculs de l'INRS, Jean-Paul Baillargeon.

cence. Le Plan Vaugeois[2] a vu son achèvement vers 1985. En 2001, seules les personnes nées entre 1977 et 1988 ont pu largement bénéficier des retombées de ce plan, grâce aux nouvelles bibliothèques ainsi créées. Les personnes nées avant 1977, dont nos cohortes fortement scolarisées, n'ont pu tirer autant avantage de la disponibilité d'une telle institution dans leur environnement immédiat. Apprivoiser ces personnes et, a fortiori, leurs aînés, à la lecture publique, signifie inventer des stratégies adaptées à ces âges, et qui n'ont rien à voir avec les mesures de familiarisation éprouvées, faites pour attirer et retenir les enfants et les adolescents. On réussira peut-être à intéresser les cohortes plus âgées à ses collections en allant vers elles, plutôt qu'attendre qu'elles viennent spontanément à la bibliothèque. Soulignons encore une fois que ce sont des gens très occupés par leur carrière et par leur vie familiale. On peut signaler que ces deux activités sont déjà passablement encadrées par la vie de quartier, les associations professionnelles ou d'affaires, la vie scolaire des enfants, les activités sportives et de loisir de toutes natures, etc.

Par ailleurs, on peut présumer que les usagers fortement scolarisés accéderont volontiers à des ouvrages davantage érudits que les usagers ayant complété un cycle d'études plus court. Pour la masse des autres personnes, celles qui se situent entre les fortement scolarisées et les très faiblement scolarisées, soit environ 47 % des 15 ans et plus de 2001, ceux que les auteurs d'une étude sur les best-sellers ont appelé les gens de culture moyenne (Saint-Jacques, Lemieux, Martin et Nadeau, 1997), on peut imaginer qu'elles préféreront avoir accès à des ouvrages de niveau moyen, dont le best-seller, plutôt qu'érudit. Encore une fois, la part des fortement scolarisés varie beaucoup d'une région à l'autre. On peut aussi imaginer facilement que la part des gens de culture moyenne est d'autant plus importante, par région ou localité, qu'on n'y a qu'une proportion plus ou moins significative de personnes fortement scolarisées.

On peut présumer que les usagers fortement scolarisés accéderont volontiers à des ouvrages davantage érudits que les usagers ayant complété un cycle d'études plus court.

Deuxième variation : la compétence en littératie

Le terme « littératie » a été emprunté au vocabulaire pédagogique de l'anglais (*litterate, illiterate*). Selon Legendre, la littératie est « *l'aptitude à comprendre et à utiliser l'information écrite dans la vie courante, à la maison, au travail et dans la collectivité en vue d'atteindre des buts personnels et d'étendre ses connaissances et ses capacités* » (2005, 841). Par compétence en littératie, on entend la capacité plus ou moins grande, du moins pour des textes suivis, d'en décoder et d'en comprendre le contenu. D'après les études les plus récentes en ce domaine, et qui ont été suscitées par l'OCDE au sein de ses pays membres, cette compétence se mesure sur une échelle de 1 à 5. Le plus faible niveau équivaut à l'analphabétisme fonctionnel, caractérisant la personne qui, au mieux, peut difficilement déchiffrer une information clé de posologie, par exemple. Le deuxième niveau, dit de faible compétence en littératie, permet de lire de courts textes, dans un contexte familier, à l'aide d'un vocabulaire restreint. L'atteinte du troisième niveau permet de fonctionner aisément dans la société du savoir et dans un contexte de mondialisation. L'individu qui atteint le troisième niveau peut lire des textes plus longs, plus variés, au vocabulaire plus étendu, et utilise avec aisance

2. Québec (Province). Ministère des Affaires culturelles. 1979. *Une bibliothèque dans votre municipalité : Plan quinquennal de développement*. Québec : Le Ministère.

Tableau 2
Niveaux de littératie, selon l'âge, Québec, Canada et ailleurs, 2003, en pourcentage

	16 ans +		16-65 ans		16-25 ans	
	Niveau 1*	Niveau 2**	Niveau 1*	Niveau 2**	Niveau 1*	Niveau 2**
Québec	22	32	16	33	8	28
Canada	20	28	15	27	10	25
USA			20	33		
Norvège			8	26		
Suisse			16	36		
Italie			47	33		

* Niveau 1 : Très faible compétence. Peut difficilement identifier une information d'une posologie.
** Niveau 2 : Faible compétence. Peut lire de courts textes dans un contexte familier, avec un vocabulaire connu restreint. Évite toute situation qui sort de ces critères.
Source : ISQ, *Développer nos compétences en littératie : un défi porteur d'avenir*, http://www.stat.gouv.qc.ca/publications/sante/alphabetisation2003.htm

Les bibliothèques publiques peuvent jouer un rôle stratégique, non seulement pour attirer de nouveaux usagers, mais aussi pour contribuer à élever le niveau de compétence en littératie de la société québécoise.

divers niveaux de langage. Les niveaux quatre et cinq (regroupés dans les résultats d'enquêtes, au vu des faibles effectifs de niveau cinq), sont ceux qu'atteignent les gens qui ont des compétences très élevées en littératie.

Une enquête pour mesurer le niveau de compétence en littératie a été menée dans plusieurs pays et territoires de l'OCDE. Cette enquête n'en était pas une d'auto-évaluation, mais de tests objectifs adaptés à chaque société, ce qui a permis des comparaisons entre résultats. Le Canada a participé à cette enquête et le Québec y a contribué de façon très active. L'Institut de la statistique du Québec, le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, le ministère de la Culture, des Communications et la Condition féminine ainsi que le ministère de la Santé et des Services sociaux ont conçu le schéma d'enquête, décidé de l'échantillon (près de 4 200 Québécois de 16 ans ou plus), administré et dépouillé le questionnaire, et diffusé les résultats (Institut de la statistique du Québec, 2006).

Ces résultats sont devenus disponibles en 2006. On en a peu entendu parler dans les médias, sauf dans des cahiers spéciaux du journal *Le Devoir* de septembre 2007 et 2008. La faible diffusion des résultats tient peut-être à l'effet de douche froide qu'ils peuvent faire ressentir. En effet, un des fleurons les plus glorifiés de la Révolution tranquille a été la démocratisation de l'enseignement. Nous en avons tiré comme conclusion que tout le monde avait pu rester à l'école aussi longtemps qu'il l'avait désiré. Que, par conséquent, tout le monde avait appris à lire et à écrire à un niveau suffisant pour garantir l'accès à une large gamme de documents écrits. Au vu du Tableau 1, on constate pourtant qu'au-delà d'une personne de 15 ans et plus sur trois, en 2001, n'avait pu bénéficier de cette démocratisation. Il s'agit de tous ceux qui avaient cette année-là au moins 55 ans d'âge.

Cette douche froide vient de la réalisation que 54 % des 16 ans ou plus, ou encore 49 % des 16-65 ans pouvaient être considérés analphabètes fonctionnels, et au mieux, faibles en littératie (respectivement 3,2 millions de personnes et 2,5 millions en 2003, sur une population totale de 7,5 millions (Tableau 2). On en a peu parlé. À ce sujet, Fernand Dumont affirmait que « *toutes les sociétés, quels que soient leur forme et leur visage, mettent en scène des idéaux et rejettent dans les coulisses ce qu'il est gênant d'éclairer. Toutes les sociétés pratiquent la censure* » (1995, 25). Notre façon de présenter les effets de la démocratisation de l'enseignement et la dure réalité des proportions d'analphabètes et de faibles en littératie en sont une illustration manifeste.

Un adage dit que « *qui se regarde se désole ; qui se compare se console* ». Au vu du Tableau 2, on aurait tendance à trouver que le Québec s'en tire de façon moyenne. La grande surprise est la comparaison avec les États-Unis d'Amérique. Chez les 16-65 ans, le Québec compte 16 % d'analphabètes fonctionnels contre 20 % chez nos voisins du Sud. Les faibles en littératie y existeraient dans les mêmes proportions (33 %). Mais il ne faut jamais oublier que ces pourcentages sont calculés à partir de populations totales de 7,5 millions de personnes et de plus de 300 millions respectivement. D'où le rapport approximatif d'une personne forte en littératie au Québec pour quarante aux États-Unis. Ce pays dispose de suffisamment de gens compétents en littératie pour soutenir activement son hégémonie politique, militaire, économique, sinon culturelle, à travers le monde.

Il est remarquable par ailleurs de voir le score de la Norvège, pays à population de petite taille (moins de 5 millions d'habitants). Si on prenait tout autre pays de l'Europe du Nord, on y constaterait des résultats analogues. Toutes ces sociétés semblent avoir compris depuis longtemps l'importance de la scolarisation prolongée et de qualité, ainsi que les vertus de la formation continue et des programmes d'alphabétisation. Les bibliothèques publiques, du moins pour ces derniers programmes, y jouent depuis longtemps un rôle de partenaire actif. Ici, nous commençons à peine à le faire. Comment motiver des gens qui en ont besoin, surtout des adultes, à passer par un processus d'alphabétisation et/ou de développement de compétences en littératie (formation continue), sans accès à des contenus adaptés à leurs capacités, mais qui en même temps leur apportent satisfaction, que celle-ci soit cognitive, ludique ou autre ? C'est là que les bibliothèques publiques peuvent jouer un rôle stratégique, non seulement pour attirer de nouveaux usagers, mais aussi pour contribuer à élever le niveau de compétence en littératie de la société québécoise. Comme il y a un rapport étroit entre compétence en littératie, niveau de scolarité et âge (voir Tableau 1), les collections et les activités des bibliothèques publiques, conçues comme accompagnements aux mesures d'alphabétisation et de développement des compétences en littératie, devront sûrement tenir compte de ces facteurs. Il y a des catégories de sujets qui intéressent davantage certains âges que d'autres, les femmes davantage que les hommes, et ainsi de suite (Baillargeon, 1999).

Pour ce qui est des jeunes adultes, chez qui on trouve les plus fortes proportions de diplômés universitaires de toute l'histoire du Québec (voir Tableau 1), on ne doit pas oublier qu'on y trouve aussi plus du tiers des 16-25 ans (36 %) qui sont soit analphabètes fonctionnels (8 %), soit faibles en littératie (28 %). Un pamphlet récent vient dénoncer les faiblesses en orthographe, ainsi

que le langage édulcoré et la pensée approximative, qui sont, semble-t-il, courantes chez nos jeunes cégépiens (Moreau, 2008). Dans *Le Devoir* du 15 septembre 2008, on trouve en titre et en sous-titre, en première page : « Des adolescents au savoir éclaté. L'impression d'un appauvrissement de la culture générale reste vive au Québec » (Cauchy, 2008). Là aussi, il y a espace pour imaginer des mesures d'apprivoisement et des répertoires adaptés. Ces jeunes sont d'autant plus susceptibles de devenir des usagers qu'ils se composent de décrocheurs qui, pour une très grande majorité d'entre eux, finissent par réintégrer le système scolaire et obtenir un diplôme d'études secondaires, à l'éducation aux adultes, avant l'âge de 30 ans.

Troisième variation : types de consommateurs culturels

Depuis 1979, le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec administre une enquête quinquennale auprès d'un échantillon de personnes de 15 ans et plus (18 ans et plus en 1979), relative à leurs pratiques culturelles. En 2004, dans une étude diachronique touchant les pratiques culturelles des Québécois, les auteurs ont développé une typologie des consommateurs culturels tenant compte des constantes observées au fil des ans. Bien évidemment, la fréquentation de la bibliothèque publique fait partie des constellations de pratiques culturelles. Garon et Santerre (2004) ont défini cinq types de consommateurs culturels. Nous les avons repris en mettant l'accent sur l'utilisation de la bibliothèque publique. Il y est question aussi de scolarité, de sexe et d'âge pour chaque type (voir Tableau 3).

En 2004, dans une étude diachronique touchant les pratiques culturelles des Québécois, les auteurs ont développé une typologie des consommateurs culturels.

Commençons par les « absents ». Ils constituent 30 % des 15 ans et plus. Ils sont en général assez âgés, faiblement scolarisés, davantage des hommes que des femmes. Ils sont plutôt casaniers, ont un faible intérêt pour les activités culturelles, se contentent surtout de la radio et de la télévision à saveur plutôt populaire, sinon populiste. On rejoint ici les cohortes d'adultes qui n'ont pu bénéficier des retombées de la démocratisation de la culture, et chez qui on trouve une forte majorité de faibles en littératie ou d'analphabètes fonctionnels.

Vient ensuite le groupe dit des « fêtards » ; il compose 33 % des 15 ans et plus. Ce sont surtout des jeunes hommes. Ils préfèrent la vidéo et les sorties au cinéma, le bar-spectacle et la discothèque. Ils cherchent surtout le divertissement et l'occasion de socialiser. C'est sans surprise qu'on y trouve nombre de non-usagers de la bibliothèque publique. Il y en a quand même

Tableau 3
Types de consommateurs culturels et pratiques culturelles. Types d'usagers de la bibliothèque publique

Type de consommateur culturel	Type d'usager
Inconditionnel (7,4 % de la population)	Peu utilisateur de la bibliothèque publique. Assez jeune. Très scolarisé. Plus d'hommes que de femmes. Extrême diversité des pratiques culturelles, y compris lecture de livres, périodiques, journaux.
Engagé (9 % de la population)	Très faible utilisateur de la bibliothèque publique. Diversité des pratiques culturelles supérieure à la moyenne. Assez jeune. Très scolarisé. Plus de femmes que d'hommes. Très porté sur les pratiques en amateur et les cours d'art.
Humaniste (20 % de la population)	Concentre ses pratiques sur activités classiques, établissements du patrimoine et musées. Usager de faible à moyen de la bibliothèque publique. Plus âgé et plus scolarisé que la moyenne. Comprend une proportion significative de retraités. Plus de femmes que d'hommes.
Fêtard (33 % de la population)	Cherche surtout divertissement et occasion de socialiser. De non usager à usager moyen de la bibliothèque publique. Assez jeune. Surtout des hommes. Activités préférées : cinéma, vidéo, bar-spectacle, discothèque.
Absent (30 % de la population)	Faible intérêt pour la culture. Sort peu. De non usager à faible usager de la bibliothèque publique. Au-dessus de 50 ans. Assez peu scolarisé. Autant hommes que femmes. Activités préférées : radio, télévision.

Sources : Rosaire Garon et Louise Santerre, *Déchiffrer la culture au Québec.* 20 ans de pratiques culturelles, Québec, Les Publications du Québec, 2004, p. 334-342 ; ministère de la Culture et des Communications du Québec, *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec, 1999*, compilation spéciale et calculs, Véronique Mercier, collaboration de Rosaire Garon.

La bibliothèque publique n'attire pas les gens scolarisés comme un aimant. Elle doit se faire connaître, apprivoiser, se faire désirer et donner satisfaction.

quelques-uns. On peut les supposer peut-être plus intéressés aux postes Internet qu'aux rayons de livres. Compte tenu de leur âge, il y a sûrement dans ce groupe des personnes fortement scolarisées. Compte tenu, par ailleurs, qu'ils sont des fêtards, peu portés sur la lecture, on peut présumer y trouver une proportion significative de faibles en littératie. Quant aux « bolés » des mêmes âges, on les retrouvera dans une autre catégorie.

Le troisième type est celui des « humanistes » ; on y trouve une proportion de 20 % des 15 ans et plus. Sa constellation de pratiques culturelles se concentre sur des activités classiques : concerts, récitals, opéra, danse, théâtre. On y fréquente aussi beaucoup musées, centres d'exposition, galeries d'art, centres et sites patrimoniaux. On lit assez fréquemment des livres, qu'on achète ou qu'on emprunte à son entourage. Par contre, on fréquente peu ou moyennement la bibliothèque publique. C'est pourtant un type de consommateur culturel plus scolarisé que la moyenne. Mais son âge, assez élevé, explique peut-être cette faible fréquentation de la bibliothèque, apparue tardivement dans sa trajectoire de vie. L'humaniste avait déjà constitué sa constellation de pratiques culturelles en l'absence d'une telle institution dans son voisinage. Il ne devrait pas être réfractaire à l'idée de fréquenter une bibliothèque publique, pourvu qu'on l'y initie et qu'on mette à sa disposition des collections et des activités d'animation correspondant à son niveau d'érudition. Pour la rejoindre, il faut remarquer que la catégorie des humanistes se compose d'une majorité de femmes et d'une proportion significative de retraités.

Vient en quatrième lieu le groupe des « engagés » auquel appartiennent moins de 10 % des 15 ans et plus. Il a une palette de pratiques culturelles plus étendue que celle de la moyenne des gens. Si on y trouve aussi plus de femmes que d'hommes, ce type se caractérise surtout par son haut niveau de scolarisation et par sa jeunesse. Il s'adonne volontiers aux pratiques en amateur et aux cours d'art. De façon assez surprenante, c'est un très faible utilisateur de la bibliothèque publique. Du fait de son niveau de scolarité, on peut pourtant lui prêter une forte propension à lire des livres. L'a-t-on initié à l'existence et à l'utilisation d'une bibliothèque publique pendant son enfance et son adolescence ? Probablement peu, le réseau de bibliothèques étant en développement lors de ces étapes de son cycle de vie. À quelle condition fréquenterait-il volontiers une bibliothèque publique ? À condition que celle-ci lui offre des collections et des activités en complément à ses engagements. Ce groupe ne semble pas trop marqué par une utilisation intense de l'imprimé ou de l'écrit, quel que soit le support de celui-ci.

Le dernier type est très minoritaire. C'est celui des « inconditionnels », moins de 7,5 % des 15 ans et plus. Nous avons ici aussi affaire à un groupe jeune et très scolarisé. C'est le type qui a la constellation la plus large de pratiques culturelles. Celle-ci comprend la lecture régulière de livres, de périodiques et de journaux. D'autres données nous révèlent que ce sont également de grands utilisateurs d'Internet (Baillargeon, 2008c). À la différence des humanistes et des engagés, on y trouve davantage d'hommes que de femmes. Mais comme eux, les inconditionnels de la culture fréquentent peu la bibliothèque publique. Serait-ce que, lui aussi, n'a pas été initié à cette institution ? Ou que ses goûts étant très au-delà de ce qu'une bibliothèque publique moyenne offre le plus souvent, il ne voit aucun intérêt à la fréquenter ?

Outre les « absents » et les « fêtards » (63 % des 15 ans et plus), il se peut que la bibliothèque publique puisse attirer les autres types de consommateurs culturels, pourvu qu'ils y trouvent leur compte, mais surtout qu'on les apprivoise à cette institution dont peu d'entre eux semblent connaître l'existence, et encore moins le potentiel. Il s'agit là de gens scolarisés pour la plupart. Cette variable joue ici davantage que l'âge. Tout cela montre que, si le très haut niveau de scolarisation est gage de forte propension à lire des livres, il n'y a pas de rapport automatique entre ces deux éléments. Cette forte scolarisation, en sus, n'est en rien une garantie de fréquentation d'une bibliothèque publique. Elle n'est qu'une condition préalable et rien d'autre. La bibliothèque publique n'attire pas les gens scolarisés comme un aimant. Elle doit se faire connaître, apprivoiser, se faire désirer et donner satisfaction.

Quatrième variation : temps, espace, sociabilité et milieux sociaux

Cette variation emprunte à un développement théorique conçu par Gilles Pronovost (1994 et 1997). Nous le présentons ici brièvement, avec transposition sur le livre, la lecture et la fréquentation d'une bibliothèque publique. On se trouve ici plutôt devant une sorte de schéma explicatif provenant d'analyses de résultats empiriques.

Temps et milieux sociaux

Pour les fins de la présentation, les milieux sociaux seront réduits au milieu social favorisé et au milieu social modeste. Il s'agit ici du rapport au temps des gens évoluant au sein de ces deux extrêmes.

Les gens des milieux sociaux favorisés ont l'habitude de gérer leur emploi du temps, de le contrôler jusqu'à un certain point. Leur agenda professionnel est souvent

très chargé, souvent assez diversifié. Ils ne peuvent pas perdre leur temps ou multiplier les temps morts. Ils ont donc acquis l'habitude de gérer leur temps de façon serrée. En conséquence, ils peuvent se permettre une variété importante de pratiques culturelles. Les activités à horaires souples, en temps discontinus ou en temps contrôlés, leur conviennent plus que toute autre. Pensons ici à la fréquentation de musées, d'expositions, de la bibliothèque publique, à la lecture, à l'écoute de musique enregistrée sur CD, etc. S'ils n'ont pas encore pris le chemin de la bibliothèque publique, ils devraient en saisir vite l'intérêt, pourvu que celle-ci leur offre des collections pertinentes.

Les gens de condition modeste « subissent » davantage le temps qu'ils ne le gèrent. Leur agenda professionnel leur est dicté souvent par d'autres qu'eux-mêmes. Étant pour la plupart assez peu scolarisés, leurs intérêts pour les activités culturelles sont plutôt restreints. Leurs pratiques se limitent le plus souvent à la radio, à la télévision, et assez souvent à la consultation de journaux et de périodiques populaires, dont le contenu se rapproche beaucoup des caractéristiques des faiblement compétents en littératie (courtes phrases, vocabulaire restreint, contexte familier). Ils écoutent davantage la télévision qu'ils n'en choisissent les émissions. Le récepteur de télévision leur dicte plus qu'à d'autres l'utilisation d'une bonne partie de leur temps libre (les fameuses 25 heures par semaine !).

Toute pratique culturelle exigeant autonomie dans la gestion des temps libres leur est plutôt étrangère. Elle exigerait d'eux une discipline de l'emploi du temps qu'ils n'ont pas acquise, soit par les études, soit par le travail. Il y a ici une certaine correspondance entre scolarité, littératie et type de consommateur culturel (« absent » et aussi « fêtard »).

Espace et milieux sociaux

Selon Pronovost (1994 et 1997), le rapport à l'espace des deux milieux sociaux retenus est radicalement différent. Pour les gens des milieux nantis, le rapport à l'espace en est un de discontinu, voire d'éclaté. Ces personnes naviguent très facilement d'un espace à l'autre, sans qu'il y ait contiguïté entre eux. Ainsi, pour leurs pratiques culturelles, elles ne sont aucunement gênées de devoir se déplacer d'une banlieue vers une institution située au centre-ville, ou encore d'une ville périphérique vers une ville centre.

Il en va tout autrement des gens de condition modeste. Ils vivent dans un espace plus restreint, le plus possible contigu. Non seulement y a-t-on la quasi-totalité de ses activités de la vie courante, mais on y pratique aussi le plus possible les rares activités culturelles ou de loisir qui exigent une sortie du domicile. Si, pour ces personnes, le rapport à l'espace est celui d'un territoire restreint, on en fait par ailleurs un usage intensif et diversifié. Face à ce phénomène, il ne faut pas se surprendre que les gens de ces milieux trouvent parfois la bibliothèque publique loin de chez eux, alors qu'elle se situe à quelques îlots à peine de leur résidence.

Il y a ici une certaine correspondance entre scolarité, littératie et type de consommateur culturel (« absent » et aussi « fêtard »).

Sociabilité et milieux sociaux

Quant il s'agit d'activités ou de mesures de sociabilité, on se trouve ici aussi devant deux pôles. Les gens des milieux favorisés, surtout ceux qui font partie de la population active, jouissent d'une multitude d'occasions de rencontrer des gens ou de faire affaire avec des personnes dans une grande variété de contextes et de situations. Ils y sont très actifs. Les pratiques culturelles dites à caractère impressif, ou encore individuelles, sans avoir vraiment besoin de s'adresser systématiquement aux autres, leur apparaissent comme un dérivatif, un contrepoids à la sociabilité intense de leur vie professionnelle ou sociale. L'anonymat et le silence de l'auditoire d'un spectacle de scène ne les gêne aucunement. Le climat feutré de certaines bibliothèques publiques leur convient tout à fait. Pour leurs pratiques culturelles, ils sentent très peu le besoin d'être en groupe. Leur pratique culturelle par excellence est peut-être la lecture d'un livre à domicile, sans être dérangé par qui ou par quoi que ce soit.

Pour les gens de condition modeste, le rapport à la sociabilité est tout autre. Ceux de la population active, en particulier, ont souvent des rapports sociaux très peu diversifiés, répétitifs et fastidieux. En compensation, dans leurs temps libres, ils vont préférer des activités dites à caractère expressif, avec interactions actives avec d'autres. Donnons comme exemples la participation à des jeux de bingo ou de cartes, des tournois de quilles, l'assistance à des joutes sportives, des sorties dans les bars, etc. On peut ajouter ici qu'il y aurait un recoupement avec les consommateurs culturels de types « absents » et « fêtards ». On peut imaginer facilement que le silence et les pratiques individuelles qu'on retrouve en bibliothèque publique ne font pas partie de leurs préférences. Il en irait de façon analogue de la lecture de livres à domicile.

Cinquième variation : sexe, âge et catégories de sujets

Les enquêtes sur les pratiques culturelles du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine peuvent nous dire qui est ou non lecteur

Nous voulions établir à la fois l'ampleur des prêts de livres par milieux sociaux, leurs menus de lecture, caractérisés par les grandes catégories de sujets, ainsi que les particularités selon le sexe et l'âge.

de livres, grand lecteur ou lecteur occasionnel, en fonction du sexe, de l'âge et de la scolarité, principalement. Elles nous donnent même des indications sur les genres de contenus fréquentés. Avec la participation généreuse de l'Institut canadien de Québec, nous avons eu accès, pour l'année 1996, au fichier des prêts de livres de ses bibliothèques aux résidants de la Ville de Québec. Nous avons jumelé ce fichier avec celui de résultats micro-territoriaux du recensement de la population de 1996. Nous voulions établir à la fois l'ampleur des prêts de livres par milieux sociaux, leurs menus de lecture, caractérisés par les grandes catégories de sujets, ainsi que les particularités selon le sexe et l'âge. A aussi été pris en compte le lieu d'édition des livres empruntés.

Après une analyse multivariée, il en est ressorti la hiérarchie des facteurs suivants, influençant la composition des menus de lecture (Baillargeon, 1999 ; 2002).

Sexe

Certaines catégories de sujets ont nettement la préférence des hommes, d'autres, des femmes. Ainsi, les hommes vont plus volontiers vers les sciences et technologies, l'histoire, la géographie, les voyages, les essais divers. Quant aux femmes, leur lecture de prédilection est l'ouvrage littéraire, principalement le roman. Elles préfèrent aussi, de loin devant les hommes, les livres de psychologie populaire et divers livres pratiques touchant la vie domestique, autres que de type technologique.

Ce phénomène est sûrement connu de façon empirique par la plupart des responsables de bibliothèques publiques. L'avantage de notre étude est à la fois de confirmer méthodiquement cette connaissance, mais aussi de constater que c'est le facteur discriminant le plus important dans la composition des menus de lecture.

Âge

Le deuxième facteur en importance est l'âge. Il y a des catégories de sujets qu'on semble négliger comme jeunes adultes, mais qui attirent davantage à des âges plus avancés. Il en va particulièrement ainsi pour l'histoire, la philosophie, la religion et la spiritualité. Comme s'il fallait en quelque sorte avoir assez d'années derrière soi, avoir sa propre histoire personnelle, pour s'intéresser à l'Histoire. Comme si on cherchait à donner un sens à une vie qui a moins d'années devant que derrière soi. Cela pourrait comprendre la recherche de sens ultime auquel aspire l'existence de toute religion. D'autres seraient tentés de dire qu'une certaine préférence pour les livres de religion et de spiritualité est tributaire de l'histoire de ces cohortes plus âgées, celles-ci ayant été immergées dans un climat de religiosité et de rituels religieux tout au long de leur enfance, de leur adolescence et d'une portion significative de leur vie d'adulte.

Ces deux variables, observées chez les usagers des bibliothèques de l'Institut canadien, recoupent assez bien ce qu'on a pu observer pour l'ensemble du Québec par les enquêtes sur les pratiques culturelles. Les deux autres variables de notre analyse multivariée sont originales par rapport à ces enquêtes. Elles recoupent par ailleurs des éléments déjà mentionnés, relativement à la scolarité, à la compétence en littératie et aux rapports sociaux avec l'espace.

Nombre de livres empruntés en un an

Ce nombre varie assez peu selon le sexe et l'âge (15 ans et plus). Mais il varie beaucoup selon les quartiers de la Ville de Québec. Le nombre moyen de prêts par emprunteur est de beaucoup supérieur dans les « beaux quartiers » que dans les quartiers de condition modeste. Il y a là un rapprochement évident à faire avec la proportion de personnes hautement scolarisées et la compétence en littératie. Dans des segments de quartiers huppés, par exemple, en Haute-Ville, on peut trouver jusqu'à plus de 40 % de diplômés universitaires chez les résidents de 15 ans et plus qui ne fréquentent plus une institution scolaire. Cela rejoint la constante que plus les gens ont fait de longues études, plus leur propension à lire des livres est élevée.

Part des livres québécois dans le menu de lecture

Cette part varie, indépendamment du nombre de livres empruntés. Elle est plus importante, parfois de beaucoup, dans les quartiers de condition modeste. Cela s'applique surtout aux œuvres littéraires, plus spécialement aux romans. Mais ce facteur joue aussi dans maintes autres catégories de sujets, par exemple, les livres pratiques, d'histoire, de psychologie, voire de religion et de spiritualité.

On peut voir ici un autre rapport à l'espace selon les milieux sociaux. Cela s'applique plus particulièrement à l'écrit romanesque. Telle œuvre créée par un auteur québécois met en scène le plus souvent des lieux, des événements, des personnages issus du terreau québécois. Ces éléments sont forcément plus familiers à un lecteur québécois que ceux de tout autre milieu. Si de telles œuvres sont proportionnellement plus populaires

auprès des lecteurs des milieux de condition modeste, on peut rapprocher cela de leur rapport à l'espace : il s'agit ici de récits se déroulant dans la proximité familière plutôt qu'en un lieu discontinu, souvent lointain, au sens géographique aussi bien que culturel. Il en va de même pour d'autres types d'ouvrages. Non pas que la psychologie, la philosophie ou la spiritualité n'aient pas un caractère universel. Mais la façon de les aborder, les exemples retenus, s'imprègnent forcément du milieu d'où ces œuvres proviennent. Ici aussi le caractère de proximité joue un rôle en relation avec les milieux sociaux quant aux choix des œuvres.

Même si le nombre de livres publiés au Québec est supérieur dans leur menu de lecture, pour ce qui est des usagers des bibliothèques des milieux nantis, la proportion de ces derniers y demeure moindre que dans le cas des milieux modestes. Jouerait ici aussi le rapport à l'espace, vécu comme discontinu par le monde des milieux favorisés. De plus, outre leurs longues études, qui, forcément, les ont sortis de leur environnement immédiat, beaucoup de ces gens ont voyagé à l'étranger ; certains y ont même séjourné plus ou moins longuement pour leur travail ou pour d'autres raisons. La diversité des espaces géographiques et culturels extérieurs à leur entourage leur est très souvent familière. Il ne faut donc pas se surprendre que, dans leurs menus de lecture, il y ait une proportion majoritaire d'ouvrages publiés ailleurs qu'au Québec. Ces derniers sont le fait le plus souvent d'éditeurs français. Il faut se souvenir qu'outre des auteurs français, ces maisons d'édition publient également en traduction aussi bien des classiques (Platon, Goethe, Dante, etc.) que des ouvrages contemporains.

Conclusion

On peut facilement arriver à la conclusion que les questions relatives à la scolarité et aux milieux sociaux sont des déterminants incontournables pour l'accès à la lecture, au livre et à la fréquentation d'une bibliothèque publique, comme si ces deux facteurs étaient un mur infranchissable. Il y a là matière à nuance. On a parlé par ailleurs de « pesanteurs sociologiques » plutôt que de « déterminismes » (Donnat, 1994). On veut signifier par là que la faible scolarisation et les milieux sociaux (ces deux éléments allant le plus souvent de pair), s'ils jouent un rôle certain quant à la taille et la composition des menus de lecture, s'il est difficile de les ignorer, et surtout de les surmonter, ne sont pas nécessairement inéluctables.

On peut penser ici aux activités d'alphabétisation et de formation continue. On peut penser aux mesures que peuvent inventer les bibliothèques publiques comme accompagnements aux personnes engagées dans de telles formations. On peut penser à diverses activités d'animation imaginées par les bibliothèques publiques pour apprivoiser ces non-usagers, y compris des activités extra muros. Quant aux non-usagers des classes supérieures, où on trouve le plus souvent les personnes fortement scolarisées, il s'agit de les dénicher, de leur offrir des collections pertinentes et des services adéquats. Il y a peut-être aussi un préjugé à surmonter, à savoir que les bibliothèques publiques ne sont là que pour ceux qui ne peuvent s'acheter de livres, que les collections qui s'y trouvent ne sont pas à la hauteur de ces personnes, etc. ▣

La faible scolarisation et les milieux sociaux (ces deux éléments allant le plus souvent de pair), s'ils jouent un rôle certain [...], ne sont pas nécessairement inéluctables.

◇◇◇

Pronovost, Gilles.1997. *Loisir et Société. Traité de sociologie empirique*. Québec : PUQ.

Pronovost, Gilles. 1994. Problèmes de participation aux ressources culturelles. Dans Fernand Dumont, Simon Langlois et Yves Martin (dir.), *Traité des problèmes sociaux*. Québec : IQRC, 889-906.

Québec (Province). ministère de la Culture et des Communications. 1999. *Enquête sur les pratiques culturelles au Québec, 1999*, compilation spéciale et calculs, Véronique Mercier, collaboration de Rosaire Garon

Saint-Jacques, Denis, Jacques Lemieux, Claude Martin et Vincent Nadeau. 1997. *Ces livres que vous avez aimés. Les best-sellers au Québec de 1978 à aujourd'hui*. Québec : Nuit Blanche.